

ÉDITION SPÉCIALE

COMMERCE

COLLECTION
PRESTIGE

Montréal,
une ville
en **ART**

Phyllis Lambert,
Centre Canadien d'Architecture



LA BEAUTÉ d'une ville

Longtemps désignée comme la ville aux cent clochers, Montréal compte d'innombrables trésors d'architecture, de places, de bâtiments, de rues et de quartiers tout entiers qui contribuent à sa beauté.

PAR VÉRONIQUE MORIN

Il s'agit d'une ville aux influences historiques multiples – canadienne-française et religieuse, britannique et financière, industrielle et froide –, mais aussi festive et chaleureuse, riche et pauvre à la fois.

Montréal, c'est avant tout une grande île coiffée du mont Royal, un haut lieu de plein air et de rencontres culturelles pour ses habitants : « Il est difficile de comparer des villes, mais en Amérique du Nord, Montréal est l'une des villes de taille moyenne qui a le plus de caractère parce qu'elle a été pétrie par des cultures différentes. Cela en fait un mélange unique », affirme Jean-Claude Marsan, architecte, urbaniste et professeur titulaire à l'Université de Montréal.

Quand Montréal a été désignée Ville UNESCO de design, en 2006, les soumissionnaires de la demande en avaient beaucoup vanté l'aspect multiculturel. Toutefois, cette diversité en matière d'art, de goûts et d'opinions peut avoir son côté sombre. Voici pourquoi : Montréal convoite aussi le titre très enviable de « Ville du patrimoine mondial », également décerné par l'UNESCO, à l'instar du Vieux-Québec. Mais elle a une pente à remonter : « Pour l'instant, les gens qui soumettent les propositions à l'UNESCO ne s'entendent pas sur ce qui constitue le caractère patrimonial de Montréal », fait remarquer Christiane Cameron, présidente du comité du patrimoine mondial de l'UNESCO et



directrice de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine bâti, une chaire rattachée à l'École d'architecture de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. D'après le président de l'Ordre des architectes du Québec, André Bourassa, rien n'est définitif en matière de mise en valeur du patrimoine au Québec : « On s'interroge encore sur la mise en valeur et la préservation du patrimoine. Une fois qu'on aura déterminé ce qui constitue le patrimoine et ce qui n'en fait pas partie, ce sera beaucoup plus facile, mais il y a beaucoup de discussions et d'opinions divergentes au sujet de chaque bâtiment. Le débat n'est pas simple. »

Pour plusieurs, c'est justement cette fusion des genres, des styles et des goûts qui rend Montréal attrayante. Lorsqu'elle marche sur le boulevard Saint-Laurent, Phyllis Lambert, une des architectes les plus connues du pays, dit qu'elle s'y sent bien : « C'est l'une des plus belles rues de Montréal ! » s'exclame-t-elle. Pourtant, le célèbre « boulevard » offre un mélange disparate et dissonant sur le plan architectural : « Pourquoi veut-on que tout soit pareil et harmonieux ? demande-t-elle. Dans des villes où tout est parfait, il n'y a pas d'esprit, et on perd son cœur ». Le designer industriel Michel Allaire partage cette vision : « Ce qui fait la qualité d'une ville, c'est l'ambiance. L'harmonie crée l'ennui. »

Profondément attachée à Montréal, Phyllis Lambert parle de la « vraie beauté d'une ville » : « À Montréal, on ressent les gens ; c'est une ville de cœur où les ressortissants de différentes origines s'expriment librement ». La grande dame de l'architecture a consacré sa vie à cette ville. En 1979, elle fondait le Centre Canadien d'Architecture (CCA) sur la rue Baile, au centre-ville.

Cet établissement offre, entre autres, une collection internationalement reconnue de dessins et de croquis architecturaux d'une grande valeur historique, des expositions ainsi que des programmes d'études en architecture. Le CCA intègre un bâtiment historique de 1874, la Shaughnessy House, que Phyllis Lambert a tenu à sauvegarder. Très active comme présidente du Conseil des fiduciaires du CCA, cette octogénaire demeure toujours alerte lorsqu'il est question du développement de la ville dans toutes ses dimensions. Observatrice attentive de l'évolution de Montréal, elle estime qu'un changement radical s'est opéré, au fil des ans, dans la façon de concevoir et de planifier la ville : « Certes, il y a eu des erreurs et il y a des laideurs, mais toutes les villes en ont et, à ce chapitre, Montréal n'est pas différente ». ▶



André Bourassa,
président de l'Ordre
des architectes du
Québec

**Michel Allaire,
designer
industriel**



D'hier à aujourd'hui

L'Expo 67 et les Jeux olympiques de 1976 ont marqué la signature urbaine de Montréal, pour le meilleur et pour le pire. En 1967, le métro et le dôme géodésique de Buckminster Fuller, qui a servi de pavillon aux États-Unis, sont considérés comme des réussites et sont reconnus mondialement, tant sur le plan artistique qu'architectural. Toutefois, pour réaliser l'Expo et les Jeux, il a fallu détruire et déplacer des quartiers complets : « On a fait des erreurs monumentales, à cette époque », rappelle Dinu Bumbaru, directeur des politiques à Héritage Montréal, un organisme sans but lucratif également fondé par Phyllis Lambert. Plus de 35 000 maisons ont été démolies entre 1960 et 1975 pour construire des autoroutes et des échangeurs en plein centre-ville. « Les années 1960 ont été une période de grande démolition, mais la population a redressé la situation. Grâce aux consultations publiques, la population et des politiciens ont pu intervenir dans les décisions concernant l'architecture », se réjouit Jean-Claude Marsan. De son côté, Phyllis Lambert renchérit : « Milton Parc est le premier exemple de changement d'attitude face au développement de la ville. Les citoyens ont protesté avec véhémence contre la destruction de leurs logements, et ils ont formé des associations. C'est un exemple extraordinaire de démocratie », dit-elle. Le quartier Milton Parc, délimité par les rues Hutchison, Sainte-Famille, Milton et l'avenue Des Pins, devait faire partie d'un projet de développement urbain appelé la « Cité », dans les années 1970. Les habitants du quartier, aidés d'Héritage Montréal et de Phyllis Lambert, ont fait valoir leurs droits et la valeur patrimoniale de

leur quartier jusqu'à l'Assemblée nationale, ce qui a eu un effet d'entraînement sur d'autres quartiers de Montréal, comme le nouveau Quartier international.

Dans la première édition de son livre *Montréal en évolution : historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*, Jean-Claude Marsan rapportait que dans les années 1970, Montréal était considérée comme un leader en urbanisme en Amérique du Nord. « Avec le recul, convient-il aujourd'hui, on s'aperçoit qu'il y a eu de graves erreurs durant cette période. Si c'était à refaire, on ne construirait plus les autoroutes et les échangeurs de cette façon. » Loin de faire l'unanimité, le Stade olympique de l'architecte français Roger Taillibert aurait donné une telle frousse aux Montréalais qu'ils n'osent plus se lancer dans de grands projets. Cette époque aura toutefois permis de découvrir de jeunes designers, comme Michel Dallaire, le concepteur de la fameuse torche olympique.

Design urbain et démocratie

Aujourd'hui, la ville et ses arrondissements, comme Lachine, Verdun et Ville-Marie, ont appris à intégrer art et objets utiles : bancs de parc, supports à vélos, feux de circulation et même poubelles deviennent autant d'objets qui embellissent le paysage urbain de Montréal. Michel Dallaire en sait quelque chose : c'est son entreprise qui a dessiné le mobilier urbain du nouveau Quartier international, circonscrit par les rues Viger, Université, Saint-Urbain et Saint-Antoine. Les bancs de ce quartier sont fixés à l'aide de fers et de clous. Tout le mobilier a une durée de vie mini-



Dinu Bumbaru,
directeur des
politiques à
Héritage Montréal

male de cinquante ans. L'éclairage est plus discret que dans les autres quartiers, et il correspond aux objectifs d'esthétisme de tout l'environnement. « Il faut vraiment le voir pour l'apprécier », souligne Louis L'Espérance, directeur de la construction du Quartier international.

Ce projet de revitalisation du quartier, mené de front par la Caisse de dépôt et placement et par les résidents, est aménagé spécifiquement pour inciter à la découverte d'attraits culturels. Par exemple, on y retrouve la place Jean-Paul-Riopelle, où est érigée une sculpture de l'artiste québécois. C'est un endroit où les gens se rencontrent pour le lunch, l'été. « Montréal a gagné une vingtaine de prix internationaux avec ce nouveau quartier », dit fièrement Michel Dallaire. Pour cet artiste et designer urbain, la beauté des choses requiert simplicité et pragmatisme, et constitue un attrait indéniable pour les visiteurs. De son côté, Dinu Bumbaru se réjouit de ce nouveau visage : « Il s'agit d'une véritable guérison pour le Quartier international, qui avait souffert de la construction du Palais des congrès et de l'autoroute Ville-Marie ». Selon Phyllis Lambert, le développement de ce quartier montre une fois de plus un changement des mentalités et la force des citoyens dans l'exercice de leur pouvoir démocratique. « L'époque où l'on construisait sans demander l'avis de la population est révolue. Aujourd'hui, on consulte les gens ; les urbanistes ne peuvent plus travailler en vase clos. »

Les citoyens sont également plus engagés qu'avant dans les prises de décision qui touchent la conservation du patrimoine. Montréal compte plus d'un demi-million de bâtiments, dont 10 % ont potentiellement un intérêt patrimonial, mais le travail d'inventaire reste à faire. « C'est un vaste sujet qui ne repose pas uniquement sur la question de la préservation : il s'agit également d'un défi quant à l'usage, à la fonction et à la durabilité », explique Dinu Bumbaru. Ainsi, même s'il existe une politique générale de conservation du patrimoine québécois, la préservation d'un bâtiment est examinée au cas par cas. Par exemple, il va sans dire que l'entretien de la basilique Notre-Dame, l'un des attraits fabuleux du Vieux-Montréal, ne reçoit pas la même attention qu'un immeuble d'appartements. D'autant plus qu'avec le temps, la conception du terme « patrimonial » change considérablement : « Dans les années 1960, on voulait détruire la gare Windsor. Aujourd'hui, on se rend compte que c'est un joyau de notre patrimoine. On peut dire qu'en matière de préservation du patrimoine, la sensibilité des Montréalais a évolué », affirme Dinu Bumbaru.

Beauté et cohésion

Cependant, la beauté d'une ville ne repose pas uniquement sur ses bâtiments. « Encore faut-il qu'il y ait une unité et une cohésion entre eux, explique Dinu Bumbaru. On peut

avoir des bâtiments intéressants de façon isolée : cela fait de belles photos dans les revues, mais ces mêmes bâtiments peuvent être dévastateurs pour l'ensemble de la ville. S'il faut vingt minutes pour stationner près de la rue Sainte-Catherine parce qu'on essaie de conserver un bâtiment, ce n'est pas bon pour le quartier. »

L'équilibre reste à faire entre la notion de biens communs et l'aménagement urbain. C'est une opinion que partage Jean-Claude Marsan, aussi directeur du Groupe de recherche en conservation de l'environnement bâti : « Lorsque l'on superpose un projet de centre commercial sur une trame urbaine, on tue la cohésion entre les gens qui habitent ce quartier. » Les deux spécialistes de l'aménagement urbain déplorent la mainmise encore trop lourde, à leur avis, des

« L'ÉPOQUE OÙ L'ON CONSTRUISAIT
SANS DEMANDER L'AVIS DE LA
POPULATION EST RÉVOLUE.
AUJOURD'HUI, ON CONSULTE
LES GENS ; LES URBANISTES NE PEUVENT
PLUS TRAVAILLER EN VASE CLOS. »

— PHYLLIS LAMBERT

promoteurs sur les projets urbains, et leur manque de sensibilité artistique et civile : celle des élus serait bien présente et bien démontrée sur papier, mais elle se concrétise encore difficilement. Même son de cloche du côté de l'Ordre des architectes : « Il faudrait qu'il y ait plus d'architectes au pouvoir ; cela permettrait d'arrimer le développement de la ville de façon cohérente. Mais à l'heure actuelle, on étudie des projets à la pièce », dit le président André Bourassa, qui désapprouve le manque de liens entre les différents projets de développement. Nous avons encore du chemin à faire à Montréal », conclut-il.

Une lueur d'espoir pour Montréal : grâce à l'élargissement de la notion de patrimoine, la ville pourrait peut-être un jour être considérée d'intérêt patrimonial. « Tout comme le Québec, l'UNESCO s'intéresse à une notion plus large du patrimoine qui pourrait inclure les coutumes, les traditions d'un peuple et des biens immatériels, comme le fait de jouer de la musique à la petite cuillère. Cette année, nous examinons des candidatures pour leur valeur multiculturelle, comme celle de Buenos Aires », explique Christiane Cameron. Les argumentaires en matière de patrimoine et d'art urbain sont en évolution constante, et cela ouvre la voie à une nouvelle façon de voir et de concevoir Montréal. ■